



## **Wagner à Marseille : un festival de voix beethoveniennes pour une Walkyrie anthologique**

*Patrick Favre-Tissot-Bonvoisin*

*May 2007*

Héritier direct de Beethoven, au même titre que Berlioz, Richard Wagner a emprunté des chemins différents pour exprimer sa "filiation".

Si ses œuvres n'ont pas vocation "par nature" à être commentées dans nos colonnes, une exécution exceptionnelle, parce qu'elle présente des liens plus spécifiques avec le Maître de

Bonn, peut ici donner place à un compte-rendu.

C'est le cas pour cette Walkyrie phocéenne de mai 2007 où officiait une pléiade de chanteurs beethoveniens, dont Gabriele Fontana, membre d'honneur de notre association.

L'Opéra de Marseille a depuis fort longtemps écrit en lettres d'or sa fière tradition wagnérienne. Si les répertoires italiens, français, voire slave, y ont toujours été brillamment servis (et par de remarquables distributions), il en va de même pour l'opéra de langue allemande, avec Beethoven, Richard Strauss et Wagner en tête de liste<sup>1</sup>. Pour cette Walkyrie, cru 2007, l'affiche a fortement attiré notre attention par sa cohérence, spécialement en ce qui concerne les chanteurs. Outre que ce 20 mai la distribution apparaît déjà sur le papier extrêmement belle et pensée, elle est aussi composée, pour la majorité des rôles, d'éminents interprètes de Fidelio ; qu'on en juge : rien moins que deux Leonore en Brünnhilde et Sieglinde, un Florestan en Siegmund, un Pizarro en Wotan et un Rocco en Hunding !

La mise en scène de Charles Roubaud vise à l'efficacité : costumes dépouillés et plus ou moins intemporels de Katia Duflot qui jamais ne heurtent le spectateur (les tenues des walkyries, avec leurs cuirasses stylisées, s'avèrent particulièrement séduisantes) à la réserve près de celui de Hunding, dont les bretelles disgracieuses évoquent plus un chasseur d'aujourd'hui qu'un barbare de légende. Mais c'est là l'unique faute de goût dans une production très réussie, touchant à l'épure, où la direction d'acteurs sobre et inspirée fait penser à un Bob Wilson qui aurait des idées originales et ne s'enfermerait pas dans un carcan de tics préfabriqués. Les éclairages subtils de Marc Delamézière s'unissent harmonieusement aux effets vidéo de Gilles Papain (pourtant moins heureux dans la fameuse chevauchée des walkyries que dans un embrasement final proprement époustouflant). En dehors du dispositif scénique efficient de Michel Hamon, notons l'absence totale d'objets sur le plateau. Même la lance du dieu et l'épée Notung sont symbolisées par des projections, ce qui n'est pas forcément une option opportune pour les spectateurs néophytes. Ce nonobstant, dépouillement ne rime point en l'occurrence avec misérabilisme et c'est heureux.

Après le forfait de Patrick Davin initialement prévu, c'est Friedrich Pleyer qui tient la baguette pour ces quatre représentations, prouvant une fois encore que l'Orchestre de l'Opéra de Marseille peut faire un excellent travail à condition d'être pris en main par un chef possédant un solide métier. Si ponctuellement les bois ne sont pas d'une justesse irréprochable et les cordes manquent parfois d'ampleur (les violons) ou de soyeux (les cordes graves), les pupitres de cuivres et de percussions sont excellents. Ainsi, aux deux réserves près d'un Acte I qui aurait gagné à l'adoption d'une 105 battue plus dynamique et d'un prélude du II raté, l'ensemble s'avère de haute tenue, le chef assurant un bon rapport d'équilibre entre fosse et plateau. Fait révélateur : en aucun cas les voix ne sont couvertes. Pour sa prise de rôle en Sieglinde, Gabriele Fontana réussit un coup d'éclat. Actrice toujours aussi habitée, radieuse, offrant une diction impeccable (pas un mot n'est perdu) un jeu naturel, jamais outré elle engendre une émotion surhumaine. Toute la tessiture est dominée (y compris les graves opulents) et elle sait inventer des couleurs sur le timbre qui évoquent la jeune Gwyneth Jones. Elle forme avec Torsten Kerl un couple idéal. Assurément, voici l'un des meilleurs ténors héroïques de notre époque. Voix souple autant que large, il peut libérer un volume impressionnant (Monologue de l'épée avec des sol bémol et bécarre de ses appels à Wälse ! généreusement tenus, sans brailler) et demeurer poète, usant du cantabile, conduisant la ligne comme un chanteur de Lieder (Winterstürme et Acte II). Assurément, il est Siegmund tout autant qu'un Florestan idéal aujourd'hui. Aussi, par pitié, qu'il ne tente pas Tristan ou Siegfried : bleibe sie fern ! A leurs côtés, Artur Korn campe un Hunding de première classe, sonore et terrifiant sans être caricatural dans l'excès de hargne, avec ce quelque chose dans la noirceur du timbre et le mordant qui rappelle irrésistiblement Gottlob Frick.

Nous étions impatients d'entendre Janice Baird, dont les prestations dans l'Isolde de Wagner, Elektra ou l'Impératrice de La Femme sans ombre de Richard Strauss à travers le monde ont subjugué certains de nos confrères. Curieusement, l'organe ne déploie pas la puissance phénoménale annoncée. En revanche, si l'on excepte un registre aigu qui plafonne vite (les si et contre-ut sont un peu bas<sup>2</sup>), elle est la première que nous entendions émettre avec une telle franchise les trilles sur Heia ! depuis Frida Leider. De plus, l'actrice a une sacrée présence et un magnétisme peu courants. Albert Dohmen en Wotan n'accable pas plus les auditeurs d'un déferlement de décibels mais joue à fond la carte de la noblesse d'un dieu accablé. Là aussi, toute cette terrifiante tessiture de baryton-basse, dont Pizarro fut le modèle, est maîtrisée, avec, en sus, un timbre d'airain somptueusement velouté. Dans ces conditions, la Fricka de Sally Burgess, théâtralement incisive mais vocalement très artificielle, s'avère être la seule faiblesse du plateau, si l'on fait abstraction d'un ensemble des huit walkyries passablement inégal.

Toutefois, ces petites réserves ne sauraient gâcher le plaisir du public qui offre un triomphe aux principaux protagonistes. Quel bonheur, il est vrai, d'entendre enfin dans ce répertoire des voix saines, non usées ou chevrotantes, des émissions qui ne sont pas forcées, aucuns de ces cris ou hurlements érigés en dogmes par des décennies de fausse tradition wagnérienne. Tout au contraire, ici l'on remonte aux sources en s'approchant d'un "belcantisme" germanique s'inscrivant, en réalité, directement dans la filiation Gluck – Mozart – Beethoven – Weber. Voilà une leçon que feraient bien de méditer les actuels responsables de Bayreuth qui, à de rares exceptions (comme Nina Stemme, Evelyn Herltzius, le ténor Robert Dean-Smith, etc.) s'avèrent notoïrement incapables de monter des distributions aussi accomplies que celle proposée en l'espèce par Madame Renée Auphan et son équipe. En ce printemps 2007, la cité phocéenne pouvait s'enorgueillir du titre non usurpé de "Bayreuth méditerranéen". Grâce vous soient rendues, Madame, car avec à la tête des grandes maisons musicales des responsables ayant votre intelligence et votre culture, l'Art est entre de bonnes mains.